NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

91 Nº 9 1969

L'expérience chrétienne de la prière

Georges NOSSENT (s.j.)

p. 977 - 991

https://www.nrt.be/fr/articles/l-experience-chretienne-de-la-priere-1402

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

L'expérience chrétienne et la prière

I. — Foi et présence de Dieu

Dans la foi le chrétien se donne à Dieu qui lui parle en sa révélation et qui l'éclaire du dedans par la grâce, d'une lumière illuminant la vérité objective proférée « au dehors » par l'Eglise.

Cette foi est une démarche raisonnable et non pas un pur mouvement subjectif incontrôlable : elle s'appuie sur des motifs : l'acte de liberté qu'est l'acte de foi se fonde sur des raisons de croire, par lesquelles l'esprit est incliné à penser que ce qui est à croire et celui qui le dit sont dignes d'être crus. Ces motifs sont plus ou moins implicites, plus ou moins élaborés, et relèvent de niveaux divers selon le degré d'« intelligence dans la foi » propre à tel croyant. Tout croyant possède de tels motifs, mais tous les fidèles ne s'en inspirent pas à tout moment et tous ne sauraient s'inspirer des motifs théologiquement les plus élaborés.

Ces motifs de croire enveloppent quelques présupposés rationnels, hors desquels ou bien toute notion de révélation s'évanouirait ou bien tels points particuliers de la révélation perdraient leur consistance. Tels sont l'existence même du Dieu personnel, la possibilité de son intervention dans l'Histoire, la possibilité (au moins la possibilité) pour l'homme de survivre spirituellement à la mort corporelle. Il ne peut être requis de tout croyant qu'il fonde sur des considérations techniquement élaborées son adhésion à ces vérités « préalables » (à l'intérieur de sa vie de foi). Mais il est nécessaire que ces vérités soient scrutées et établies au sein de la communauté croyante. Et il appartient aux exigences intérieures de la foi que le croyant, selon ses capacités propres, cherche à établir le mieux possible ses convictions en ce domaine, comme aussi à purifier les représentations qu'il se fait de leur objet en vertu d'une tradition, d'une éducation, d'une imagination insuffisamment éclairées. Que cela s'opère par voie de réflexion philosophique ou par des voies moins critiques, par réflexion sur des exigences vitales, cela constitue déjà le début d'une expérience spirituelle authentique, réellement reliée à la vie de foi et servant à l'alimenter comme à la purifier.

Certitudes rationnelles « préalables » (dans l'ordre réflexif et non pas nécessairement dans l'ordre chronologique) et motifs de croire concourent donc pour soutenir l'intelligence, sans la nécessiter, dans son adhésion croyante, qui reste essentiellement libre, à la Parole de

Dieu. Libre, parce qu'il s'agit d'une adhésion de l'esprit à un témoignage : même s'il est essentiellement intérieur, il s'agit d'un témoignage, donc d'un appel à un acte de confiance dont décide notre liberté ; c'est pourquoi la foi est vertu. Mais vertu et confiance non aveugles : elles sont sustentées par les motifs rationnels et illuminées, dans l'acte même de se donner, par une lumière supérieure qui est un don ; la foi se situe au point où se rencontrent l'initiative divine de ce don et la liberté humaine de l'adhésion de l'esprit. L'acte essentiel de la foi, c'est d'adhérer à Dieu qui se révèle dans l'Histoire, y intervenant et m'apprenant le sens de son intervention. Plus spécialement, c'est d'adhérer à la personne de Jésus, Verbe de Dieu fait homme, en qui se réalise l'insertion de Dieu dans l'Histoire, et qui est en lui-même, *par sa personne, sa prédication et sa vie, la Révélation de Dieu.*

Mais parce que la révélation de Dieu, en la personne de Jésus, est aussi la révélation du sens profond de l'Histoire humaine et de mon existence personnelle, cette foi se concrétise et s'objective dans l'adhésion à une doctrine qui, empruntant son expression à un langage humain, explicite ce sens révélé par Dieu. Ainsi la foi adhère concrètement à la révélation d'un salut de l'homme, salut dépassant tout ce que l'homme peut dire de lui-même à partir de sa seule expérience du monde et à la lumière de la seule raison. Ce salut de l'homme est effectué, communiqué et révélé essentiellement par l'acte suprême de Jésus : sa mort et sa résurrection. Mort au péché une fois pour toutes, et résurrection à la vie en Dieu, au titre de prémices de toute la création. Par là nous comprenons notre histoire comme histoire de péché et de pardon ; et la réconciliation de la liberté de l'homme avec la liberté de Dieu s'inscrit sur le fond d'un dessein de Dieu, inespéré, immérité, le dessein de nous associer à sa propre vie, c'est-à-dire de nous faire entrer dans un mystère de connaissance et d'amour, au-delà de toute médiation par les objets et les expériences de ce monde ; mystère dont on dira que l'homme y aspire par le fond de son esprit mais sans qu'il puisse émettre aucune prétention à son égard. C'est pourquoi la vie chrétienne, qui est l'acheminement vers la réalisation plénière de ce dessein de Dieu, est grâce. Non que notre vie religieuse ou notre vie morale ne soient pas de nous, mais leur portée réelle, déjà actuelle, et tendue vers son achèvement, plonge jusque dans le mystère d'une union à Dieu qui est et demeure un don gratuit. Pour le « festin des noces », nous restons toujours les « aveugles, les estropiés et les boiteux » (cfr *Lc 14*, 13) traînant aux carrefours, et qui n'avaient nul droit acquis à l'invitation du Père.

Cette union à Dieu, dans son accomplissement plénier, intuitif, expérimental, si on l'envisage au niveau de la communauté humaine *dans la totalité de son histoire, est une réalité eschatologique, et alors* **cette union intègre la réalisation parfaite de l'union des hommes entre**

eux et la manifestation du salut dans la nature matérielle ; et au niveau d'une vie humaine individuelle, c'est une réalité qui de toute manière n'est atteinte par chacun qu'à travers l'épreuve de la mort. La vie religieuse présente n'est cependant pas une existence totalement « exilée » loin de cette union. Celle-ci est réellement commencée en nous par le baptême ; elle est renforcée par la vie eucharistique et par la croissance en nous de « l'homme intérieur », au fil des actions de la vie. Mais cette union, qu'inaugure une véritable inhabitation en nous des personnes divines, n'est pas d'ordre expérimental. C'est essentiellement dans la foi que nous atteignons sa réalité : « ce que nous sommes déjà n'a pas encore été manifesté » (cfr *1 Jn 3*, 2). Il faut donc reconnaître que nous n'avons pas d'expérience spirituelle directe de ce qui est le profond en nous, de la présence en nous des personnes divines qui se donnent. Bien plutôt, à ce point de vue, « nous gémissons encore, dans l'attente de la rédemption de notre chair » (*Rm 8*, 23). Mais dans la foi nous accédons à la certitude de cette présence commencée, et cette foi, qui est la « certitude des choses non vues » (*He 11*, 1), est simultanément une possession et un deuil, une naissance et une mortification dans l'attente. C'est cette foi qui est épreuve, et cette épreuve est elle-même une expérience spirituelle : celle qu'il faut parcourir pour arriver à comprendre ceci : nous n'avons pas à saisir Dieu comme un droit, ou comme un objet, ou comme le terme de nos efforts, ni à l'enfermer dans nos représentations : il est toujours autre que ce que notre expérience de l'exister peut nous faire saisir de lui à l'heure présente ; enfin c'est un être personnel dont la présence, parce qu'elle est son don, peut devancer en nous la perception subjective.

II. — Foi et prière

Cette foi, illuminée et encore obscure, encore dans la tristesse et déjà baignée de joie, est le fondement solide de notre vie spirituelle. C'est elle notamment qui est l'âme de la prière chrétienne. Le cœur de celle-ci n'est donc pas un sentiment, mais une certitude dans la remise de nous-mêmes à Dieu par la foi.

Certes la prière n'est pas une attitude spécifiquement chrétienne. L'homme, par ses convictions naturelles, plus ou moins enrobées dans les mythes que véhiculent les diverses religions (mais en préparation lointaine à l'obéissance de la foi), se persuadant de la dépendance de son être et de la nature entière par rapport à une conscience et à une liberté souveraines, et pénétré de l'excellence de Dieu comme auteur du monde et fondement transcendant de la justice et de la paix, l'homme a pu et peut encore reconnaître comme un des actes les plus profonds de sa vie la parole d'adoration, d'humble supplication et d'espé-

rance. Il peut même arriver, quoique avec peine, à se savoir voulu, *protégé, approuvé dans son être par son Créateur et Seigneur*, et à puiser dans cette conviction la matière d'une vie spirituelle authentique.

Mais l'homme laissé à ses lumières propres ne peut savoir à quelle profondeur son union à Dieu s'enracine, à quelle hauteur elle est destinée à s'épanouir : « si tu savais le don de Dieu, et qui est celui qui te parle ! » (*Jn 4*, 10).

De sorte que, pour le croyant, la vie de prière est objectivement renouvelée, non point d'abord par un sentiment nouveau, mais par l'obéissance de la foi. Ce qui renouvelle sa prière, c'est une certitude sur le renouvellement du fond de son être et de sa vie. Dans l'Ecriture, et chez saint Paul en particulier, c'est l'expression d'« adoption filiale » qui résume le mieux cette nouveauté ; et cette bonne nouvelle est présentée également comme devant désormais donner le ton, former le fond de l'attitude de la prière chrétienne : « l'Esprit crie en nous : Abba, Père ! » (*Rm 8*, 15).

Pourtant cette « adoption » en elle-même n'est pas un objet d'intuition ou d'expérience directe ; elle est une chose que l'on croit. Cependant, si notre foi est vivante, elle doit non pas supprimer ce qu'il y a déjà d'authentique dans l'attitude « naturelle » de la prière, mais englober celle-ci dans une attitude nouvelle : celle de la créature à qui il a été dit : « désormais je ne vous appellerai plus serviteurs mais amis » (*Jn 15*, 15). D'ordinaire cette attitude ne peut être (hormis les cas de dons extraordinaires que nous n'envisageons pas ici) qu'un « exercice » librement consenti, et effectué par cette pointe de notre esprit qui est mise en œuvre dans les efforts de recueillement, de possession de la vérité et de respect des personnes. Exercice donc, et non expérience intuitive que nous n'aurions qu'à rejoindre en nous et qui serait par elle-même saveur de son objet. Exercice, de nous recueillir intérieurement au-delà des soucis, non par mépris des tâches quotidiennes ou par lassitude, mais à la façon dont, pour correspondre avec une personne, nous laissons tomber de nous tout l'ordre des préoccupations infra-personnelles. Exercice, de demeurer dans la certitude de la présence et de l'écoute divine, et des réalités du salut reçues par la foi, et de les laisser pénétrer en nous, au-delà de toute technicité intellectuelle (non que celle-ci soit superflue ; mais elle n'est pas la prière), jusqu'à la région de nous-mêmes qu'on peut appeler le « cœur », et qui est la racine d'où procède l'engagement de notre personne totale.

Parce qu'il s'agit d'un engagement de la personne qui répond à une offre divine, parce que cette offre divine concerne une réalité pour laquelle le terme d'amitié est trop pauvre plutôt qu'excessif, la prière n'en restera pas à une considération des vérités divines laissant Dieu, pour ainsi dire, « à la troisième personne » ; elle deviendra un langage

à Dieu, naissant sur la contemplation des vérités connues par sa Parole, langage à Dieu dont le soutien « verbal » ou discursif peut devenir assez ténu ou l'être d'emblée. Nous parlons en effet d'un engagement du cœur dans la vérité. Dieu est l'être à qui nous pouvons découvrir toute l'intimité de notre esprit, qu'il atteint déjà par sa présence aimante, mais que nous lui exposons librement, consciemment, avec une sorte de gratuité qui correspond à la sienne, et ce sans que la pauvreté inévitable de l'expression extérieure de nous-mêmes puisse restreindre la manifestation intérieure. Ce sera de notre part la manifestation d'un cœur fragile, pécheur, et néanmoins aimé et doté de qualités qui peuvent échapper aux regards humains mais sont en nous la marque du don créateur. Ces qualités de cœur doivent être non pas regardées — ce qui romprait la relation — mais utilisées pour celui qui mérite suprêmement d'en être le terme.

De Dieu à nous la manifestation ne peut être directe (« je ne connais pas encore comme je suis connu » [cfr *1 Co 13,* 12]) mais ce qu'est Dieu en lui-même et pour nous peut être indirectement appréhendé et comme deviné et incessamment recherché à travers ce que nous avons appris de lui et les signes qu'il nous en fait en nous-mêmes et dans le monde. Car une fois que nous savons, par l'obéissance de la foi, la réalité à laquelle Dieu nous destine et qu'il a fait commencer en nous, toute la teneur de notre vie peut devenir signe, où nous lisons, comme à travers un voile, l'action divine : événements, joies et épreuves, décisions morales, rencontres humaines et même la nature « insensible » où, au-delà de l'utilité immédiate, il n'est pas impossible de pressentir comme une présence cachée.

III. — La prière et le sentiment

Dans cet effort de la prière se rencontrent deux sortes d'expériences, qui sont comme les pôles opposés d'une seule expérience de foi.

Nous pourrons constater qu'à l'effort de vivre activement notre foi dans la prière ne correspond en nous aucun goût spontané, aucun sentiment, aucune saveur. Notre foi se trouve alors comme sans ressources parmi nos énergies psychologiques, nos désirs et nos tendances, notre aptitude à nous émouvoir. Il peut même se faire qu'elle soit dépouillée et dépourvue au point d'apparaître comme ébranlée par un sentiment d'absence. Ceci n'est pas seulement une épreuve, mais une expérience de la foi elle-même. Il est parfois bon qu'elle se montre ainsi dans son essence propre et que nous soyons confrontés à elle seule. Car ce n'est pas sur un sentiment que s'appuie essentiellement notre attitude priante, mais sur la certitude de notre esprit, acquise dans la confiance même que nous faisons à Dieu. Renouveler cette

confiance, durer dans le recueillement de notre esprit attaché aux réalités que nous savons et que nous ne sentons pas, c'est exercer en toute rigueur la foi théologale, et la possibilité de cette persévérance atteste que nous sommes encore sous l'attraction intérieure d'un Dieu qui installe sa présence non point d'abord dans notre sensibilité mais dans le fond le plus solide et le plus personnel de notre être.

Et quelquefois se fera cette autre expérience qu'à l'effort de notre foi correspondent des mouvements de notre sensibilité ; parfois même ils semblent devancer tout effort, et voici que naissent en nous des élans, des sentiments de paix, de joie, de compassion, de repentir ; le recueillement devient aisé et profond ; les réalités connues se font goûter avec une compréhension plus vive, comme étant bien nôtres et retentissant dans tout notre être.

Cette collaboration de notre sensibilité la plus noble à l'effort de notre foi n'est pas entièrement en notre pouvoir. Une telle expérience a son importance et sa valeur ; gardons-nous bien d'en faire fi. N'est-il pas préférable qu'en nous tout l'homme soit entièrement aux choses divines et réconcilié avec les promesses de Dieu ? Ce qu'il faut éviter, bien sûr, c'est de confondre cela avec l'activité de la foi elle-même, laquelle peut se trouver dépourvue de sentiment. Seule d'ailleurs la conviction d'une foi raisonnable peut nous garantir que ces sentiments et ces élans ont une origine authentique et sont l'effet de Dieu qui nous atteint et nous touche ; seule elle peut nous aider à discerner, parmi les mouvements qui éclosent dans notre affectivité religieuse, quels sont ceux qui correspondent à la vérité de Dieu qui nous est présent.

Car parmi les sentiments spontanés qui naissent dans une affectivité que l'on qualifierait de « religieuse », un certain nombre peuvent être interprétés comme procédant de besoins psychologiques détournés de leur objet réel et intramondain ; leur terme transposé est alors imaginaire et illusoire. Un dieu fantastique peut être ainsi posé par la conscience comme refuge dans la détresse affective, ou comme garant rassurant d'une conscience qui ne parvient pas à s'assurer elle-même de ses valeurs, ou comme idéal aliénant d'une personnalité morale encore hétéronome. Or Dieu n'est pas un substitut de notre conscience, encore moins un terme supplétif de notre affectivité déçue. Il est aimable, le vrai Dieu, indépendamment de nos besoins (ainsi que la raison s'en persuade), et il se donne au-delà de nos besoins (comme la foi nous l'apprend) ; son don correspond certes aux aspirations les plus profondes de notre esprit, mais pas nécessairement aux désirs intramondains de notre sensibilité, laquelle d'ailleurs ne peut offrir une base solide à la croyance.

Cependant, une attitude intérieure qui serait parfaitement indemne de tels sentiments « religieux » partiellement impurs est probablement, en ce bas monde, chose introuvable et irréalisable. Et ce serait sobriété bien mal entendue de se détourner de la prière parce qu'il s'y mêle des états d'âme et des désirs qui ne sont pas en harmonie parfaite avec la vérité du Dieu vivant. Une telle exigence de pureté — qu'on ne songe d'ailleurs pas à urger dans l'exercice de la charité fraternelle — n'est point conforme à la pédagogie du Christ de l'évangile ; elle ignorerait la réalité humaine, les limites de notre cœur ; elle risquerait de mener à une gnose illusionnée ou de sombrer dans le découragement. Notre cœur encore imparfait, il faut l'exposer à la visite de Dieu, qui n'est pas venu pour les « quatre-vingt-dix-neuf justes qui n'ont pas besoin de pénitence » (*Lc 15, 7*) mais pour l'unique brebis entourée d'épines que je suis. Mais le réalisme même qui nous dicte cette conduite pratique nous avertit en même temps de ne point nous laisser prendre au piège de nos sentiments et de ne jamais rabaisser Dieu à leur mesure. Il convient d'évaluer leur relativité, leur versatilité, leur pauvreté, et de les intégrer dans une attitude d'esprit filial appuyée sur des convictions de foi. C'est cela qui, peu à peu, unifiera, assagira et convertira nos sentiments, sur lesquels nous n'exerçons pas d'empire direct. La purification de l'affectivité passe en bonne partie par la purification de l'esprit.

IV. — La prière et la communauté

C'est par la communauté croyante que nous parvient le témoignage de la révélation, et c'est dans cette communauté que la foi nous fait entrer. Il faut donc que cet acte de foi qu'est la prière puisse aussi se manifester communautairement. Telle est la fonction primordiale de la liturgie : assurer la participation des croyants à la prière sociale de l'Eglise. Cette prière culmine dans la célébration eucharistique, et comme l'eucharistie est le signe visible de la présence et de l'offrande du Christ dans le mystère de son corps sanctifié, la liturgie est aussi une manifestation de la grâce spirituelle dans les signes empruntés au monde ; ainsi elle commence à signifier et à réaliser la sanctification de toute chose, et d'abord de la vie fraternelle. La liturgie n'est donc pas seulement prière intérieure, mais manifestation, par le rassemblement visible, par la parole, par le geste et l'action. Cette manifestation ne saurait jamais correspondre totalement à l'attitude religieuse personnelle d'un chacun : étant réalité sociale, elle ne peut se laisser entièrement recréer par les attitudes subjectives des différentes personnes en leurs divers moments ; la manifestation de foi et d'adoration doit s'effectuer en forme assez universelle pour pouvoir rallier un suffisant assentiment de tous. Par suite nul ne s'y retrouve

totalement avec son attitude religieuse personnelle, selon la spiritualité particulière que l'expérience lui a forgée, encore moins selon la particularité de ses sentiments. A ce point de vue, la liturgie est encore un exercice, une ascèse, un renoncement au point de vue individuel, lesquels permettent à l'essentiel de la foi de s'exprimer communautairement. Bien sûr, une universalité intégrale n'est pas possible ni d'ailleurs souhaitable, et le renouveau liturgique va dans le sens d'une adaptation aux nécessités et aux coutumes locales ou propres à un groupe déterminé ; mais même alors il restera toujours et il faudra toujours une part de renoncement personnel, par l'entrée de la personne dans une célébration commune. Cette forme d'effacement est librement consentie comme expression authentique de notre foi, selon laquelle nous sommes sauvés dans une communauté de salut. Du reste, la célébration sociale, en favorisant l'expression extérieure et en ménageant à chacun de quoi communier avec la conviction d'autrui, est un précieux soutien pour la personne elle-même, dont la foi solitaire, et peut-être privée de sentiments, finirait par s'étioler et n'aurait plus la force de susciter l'engagement personnel dans la prière. Ainsi la prière commune nous porte au-dessus de nous-mêmes, au-dessus de notre faiblesse présente, et restitue notre liberté dans la vérité qui n'a pas cessé de luire au fond de notre cœur. Là n'est pourtant point l'essentiel, et la liturgie n'est pas d'abord un soutien moral des piétés chancelantes ; elle est l'acte de foi dans le caractère sacramentel des voies du salut, caractère assumé par notre participation aux signes institutionalisés de la communauté de prière.

En même temps on se gardera de croire que la liturgie, dans son extériorisation, pourrait être le tout de la prière. Elle est rappel et allusion à des réalités de vie spirituelle qu'elle ne peut, dans son extériorité même, reproduire en pleine conformité avec la vie spirituelle de chacun. Et parce qu'elle est signe social d'une réalité de vie qui est l'inhabitation divine au cœur de chaque personne, elle ne suffit point par elle-même à la personne qui veut acquiescer du fond de son être à cette présence divine. La liturgie est la manifestation de l'aspect social et corporel de notre salut ; elle n'est qu'allusive de la réalité la plus profonde du salut, qui est intimité de l'amitié divine.

Dans la liturgie en acte, le langage expressif lui-même est un effort qui appelle un silence, qui achemine à un recueillement périodique, afin que le langage du cœur, ainsi soutenu et évoqué, s'approfondisse. Et la célébration publique et démonstrative est loin de faire taire l'appel à une prière personnelle, où l'enfant de Dieu referme la porte de sa chambre et parle à son Père qui voit dans le secret (cfr *Mt 6*, 6). Ni l'une ni l'autre de ces deux formes de prière n'épuise à elle seule la totalité de notre rapport à Dieu dans l'esprit filial ; le rythme où elles s'articulent l'une à l'autre est nécessaire, la prière publique

exprimant mieux le caractère communautaire de notre salut et son extériorisation dans une consécration du langage, et la prière personnelle adhérant mieux à la profondeur et à la singularité inaliénable de notre adoption dans l'intimité divine.

Dans la vie de la communauté chrétienne, dont la foi commune fait l'unité, l'échange fraternel se situe d'abord (au sens d'un commencement) au niveau du respect mutuel, de la collaboration dans le service, d'une charité qui inclut les affections humaines et aussi les dépasse en considération du don commun de la paternité divine. Cet échange aspire cependant à monter à un registre suprême : nous désirons quelquefois, en des temps forts de la vie de fraternité chrétienne, mettre en commun de façon plus explicite ce qui nous rassemble le plus profondément. C'est ainsi que peut se faire, entre plusieurs personnes, un partage de vie spirituelle qui revêt la forme, soit d'une communication des expériences, soit d'une prière en commun s'établissant au-delà des schèmes institutionalisés. Et c'est là un bienfait où plusieurs chrétiens puisent un enrichissement de foi, en même temps qu'ils donnent à cette foi sa dimension de fraternité : pour eux, la foi est un trésor qui s'augmente par le partage.

Reconnaissons-le pourtant : ce partage a ses limites, et un tel échange priant, à son tour, ne peut se substituer purement et simplement à la prière « privée », avec la prétention d'être la seule prière valable parce que faite en commun. Ce partage a ses limites, disons-nous, à cause de l'impossibilité, pour nous, selon les conditions actuelles du langage humain, de coïncider parfaitement, dans l'expression du discours, avec notre vraie vie intérieure et davantage encore avec la vie spirituelle d'autrui. En outre, une pudeur bien placée peut nous retenir d'exposer notre vie intime à beaucoup de personnes, car cet exposé n'a de sens humain qu'au sein d'une intimité prolongée ; celle-ci n'est possible qu'avec peu de gens, et souvent elle est impraticable. La singularité de chacun, enracinée dans sa sensibilité propre, sera toujours hermétique pour une part ; croirait-on se livrer, on ne livre bien souvent de soi-même qu'une zone encore superficielle, ou des éléments instables, ou des données inassimilables au confident. Et enfin le plus original de notre union à Dieu, s'il ne nous échappe point à nous-mêmes, nous paraîtra toujours un secret entre lui et nous : nous pourrons bien parfois aider les autres à entrer pour leur compte dans leur propre secret ; n'attendons pas d'autrui et ne croyons pas exigé de nous que chacun communique « cette pierre blanche où est inscrit un nom » qu'il est seul à connaître (cfr *Ap 2*, 17). Le véritable échange consiste, à ce niveau, à faciliter aux uns et aux autres l'entrée dans leur propre solitude, où, parce que chacun est atteint par Dieu, il est *mis en communion* avec tous à une profondeur située au-delà **de tout entretien humain.**

Cette discrétion religieuse, déjà valable entre chrétiens, est commandée par des principes qui suggèrent, semble-t-il, une certaine réserve à l'égard de ceux que n'anime pas une foi explicite. De toute manière, un témoignage mutuel authentique, entre croyants ou autrement, ne peut commencer que par une totale honnêteté intellectuelle et morale observée dans les rapports qui concernent les affaires séculières, et dont nul échange religieux ne saurait se passer. Telle est la base solide sur laquelle peut s'établir, avec le temps et si l'occasion en est donnée, une communication plus profonde que, sans cela, il serait vain de tenter. La connaissance et l'admiration mutuelles acquises dans les travaux « de ce monde », où est mis en œuvre le dévouement fidèle, peut culminer de façon épisodique dans une communication de l'essentiel et une prière en commun — d'autant plus sobres qu'une divination acquise au cours des « travaux et des jours » supplée à bien des paroles ; encore sont-elles en attente d'une communication et d'une prière plus totales, forcément ajournées ici-bas par les labeurs temporels et l'inachèvement de notre histoire.

V. — La prière et la vie

Parfois il semble difficile de saisir le rapport qui joint l'activité de la prière et les multiples soins ordinaires de la vie. Ceux-ci se font facilement passer pour le lieu de la véritable existence de l'homme, en regard de quoi le temps consacré — avec combien de peine ! — à se recueillir en Dieu semblerait une sorte de durée morte, voire une manœuvre subtile d'évasion et de repli devant les déceptions de la vie. D'aucuns en viennent ainsi à croire que la véritable prière s'accomplit exclusivement au sein de l'action extérieure, dans l'effort de générosité morale qui s'y déploie, et que l'union à Dieu n'a point d'autre forme accessible en ce monde et authentique pour l'homme. D'autres, sans aller si loin, ont peine à faire tenir ensemble, dans leur esprit et dans la pratique, prière et activité extérieure, celle-ci soit-elle religieuse ou séculière, — mais l'activité séculière surtout, car pour l'activité religieuse, on admettra encore assez volontiers que si elle doit consister à donner aux hommes le goût de Dieu, elle ne sera sincère et sérieuse que si l'apôtre lui-même acquiert ou développe ce goût dans la prière. On n'achemine pas honnêtement les autres à une réalité que soi-même on néglige ; on ne révèle pas aux autres une Bonté mystérieuse que soi-même on ne connaît que spéculativement et de façon stérile ; on n'élève les autres dans la foi qu'en les induisant à entrer dans un recueillement dans lequel on s'engage soi-même.

Mais l'activité séculière nous requiert de plus en plus. Et à bon droit, même du point de vue du témoignage spirituel, car le chemin

de la foi ne fait pas que traverser les chemins du monde ni ne court parallèlement à eux ; il s'élève à partir d'eux. « Un seul Dieu » et Créateur et Père de tous (cfr *1 Co 8*, 6) : un seul Dieu, celui qui a établi l'homme comme être besogneux, afin qu'il acquière, dans l'effort même, le goût de chercher la vérité sur la nature, c'est-à-dire la science, et la vérité sur l'humanité, c'est-à-dire la justice et la fraternité ; un seul Dieu, celui qui a créé l'homme tel, et qui veut le sauver dans une vocation dépassant les ambitions et les espoirs de ce monde. La question est donc de voir le lien entre ce labeur intramondain de recherche de la vérité sur le monde ou de promotion de la fraternité humaine et la vocation à l'intimité divine et à la communion spirituelle avec les hommes en Dieu. Alors aussi s'éclairera le rapport entre la vie et la prière. La tentation survient parfois de supprimer la prière, soit parce qu'on juge (par sa conduite, sinon réflexivement) que notre vocation réelle est tout entière enclose dans l'appel à bâtir ce monde dans la vérité et la justice, soit parce qu'on estime la vocation divine à ce point transcendante qu'elle ne peut faire nombre avec les labeurs de ce monde et qu'elle doit en somme se dérouler en nous sans nous, sans pouvoir requérir pour elle une activité propre. Ces difficultés sont graves et elles sont liées à tout le courant de sécularisation de notre temps.

Avouons qu'on a souvent mal présenté le lien entre l'activité séculière et la vie religieuse. A prendre à la lettre certaines formules d'autrefois, le chrétien ne devrait aller au monde que de mauvaise grâce. Le labeur qui s'accomplit ici-bas ne présenterait en lui-même aucune importance pour le Royaume de Dieu, et seule compterait la ferveur que l'âme fidèle met à accomplir ses actions extérieures en toute pureté de conscience, avec une sorte d'indifférence quant à leur efficacité intramondaine ; la prière devrait être le lieu de son repos parmi les dégoûts de l'action et servirait à la garantir contre la tentation de se laisser prendre aux mirages des efficiences temporelles.

Voir ainsi l'activité séculière, ce serait la confondre avec l'esprit de lucre, avec l'acharnement à poursuivre des objets de passion, avec l'orgueil de la vie, la convoitise de la chair et des yeux. Et certes ces séductions nous guettent toujours au sein de l'action, même de l'action qui, par institution ou dans l'opinion commune, passe pour la plus désintéressée. Mais l'activité séculière n'est point telle par essence. Indépendamment même de toute lumière de la foi, l'homme peut saisir qu'elle doit être avant tout promotion de la vérité, de la justice, de la fraternité, dans une équitable répartition des biens matériels et culturels entre tous. Quant au chrétien comme tel, non seulement il ne lui est pas permis d'être réticent à cet égard, mais il lui faut comprendre que le don de lui-même aux œuvres du Royaume de Dieu passe par les tâches de ce monde dans la mesure où elles

se définissent en fonction de la vérité, de la justice, de la dignité humaine. Le Royaume ne vient donc pas se juxtaposer à la cité terrestre au sens ainsi défini (sens que jamais elle ne vérifiera à l'état pur mais auquel elle offre toujours des virtualités de réalisation) ; bien plutôt il se construit au sein même de cette cité et comme en utilisant ces germes pour leur conférer un dynamisme qui dépasse leur force propre d'expansion.

Dans la recherche de la vérité et dans la pénétration des secrets de la nature humaine et infrahumaine, tout possède un sens par soi-même. Un travail d'étude, par exemple, poursuit un objet qui a sa valeur propre et jamais, même pour un homme voué à l'apostolat, il n'est qu'un pur moyen de cet apostolat ; il est aussi une fin ; la reconnaître et l'honorer, c'est pour nous la meilleure façon d'être honnêtes en prenant part, dans un tel travail, à la communauté des hommes qui s'y livrent. Ce sens n'est point annulé par notre vocation divine ; il peut même s'en trouver exalté. Mais cette valeur propre n'est pas celle d'une fin absolue et ce sens, s'il doit être respecté, sera en même temps mortifié et dépassé. Si la vérité la plus haute à laquelle nous sommes conviés, c'est la connaissance intime de Dieu, alors toute autre vérité doit nous apparaître dans sa finitude et son inachèvement. Tout cela doit être regardé, non seulement comme valant en soi et dans son ordre, mais aussi comme reflet faisant allusion à autre chose, à un Autre qui n'apparaît pas encore. La beauté de cet objet intramondain de notre effort, ou sa rigueur, ou son profit, il convient de les voir comme devant s'intégrer, à leur place, dans la recherche que les hommes poursuivent de leur unité plénière (qui est christologique) et dans leur recherche de Dieu, perçu à travers leur meilleure connaissance des choses créées. La prière de foi est alors l'exercice par lequel nous nous efforçons intérieurement d'effectuer ce passage, en ravivant le sens plénier et total de nos vies.

Quant à l'effort déployé pour promouvoir la justice et la fraternité humaine dans l'usage des biens de ce monde, tout y a un sens valant en soi. Pas plus que le sens intrinsèque de la quête intellectuelle, ce sens n'est annulé par notre vocation divine ; il est, lui aussi, exalté et dépassé. L'effort de promotion humaine doit s'accompagner de cette conviction : ce que nous avons de mieux à faire, à dire aux hommes, à partager avec eux, ce que vise en fin de compte notre charité, ce n'est pas simplement de les ouvrir à nous-mêmes et aux autres, c'est de les aider à reconnaître en eux-mêmes l'appel à entrer avec Dieu dans la réconciliation d'une intimité originale et personnelle. Même si bien souvent il nous faut beaucoup de patience, voire la patience de toute une vie, avant de leur dire cela, même si jamais nous n'arrivons à le leur déclarer en termes propres, c'est cela que

nous voulons et pour eux et pour nous. Cela ne rend pas vain l'effort de rassemblement et d'amitié entrepris sur la base d'authentiques valeurs humaines. Mais désormais la valeur humaine la plus noble, c'est de vouloir s'engager ensemble dans une communion avec l'Unique, qui nous lie au-delà des attaches humaines et des objectifs propres de la justice terrestre. Alors, pour que ce message soit vrai de notre part, pour que nous puissions continuer à y croire, pour qu'il cesse d'être pour nous-mêmes un langage étranger, il faut que nous commencions à pénétrer nous-mêmes par la prière dans ce dessein divin. La prière de foi sera donc l'exercice par lequel nous approfondissons constamment cette disposition intérieure ; elle ne sera pas un temps perdu pour les œuvres de justice et de fraternité humaine, mais le temps où nous assurerons à ces activités, à l'intime de notre cœur, leur portée dernière. Par la prière nous faisons passer tout dévouement humain à la lumière de la présence divine, qui en est la visée ultime.

Ainsi la prière est nécessaire à l'action. Inversement, notre contact avec le monde, avec la nature et ses lois patiemment analysées, avec les hommes surtout, leurs richesses et leurs misères, la meilleure connaissance et l'assagissement de nous-mêmes que nous y acquérons, tout cela rejaillit favorablement sur notre prière ; cela nous fait mieux connaître Dieu, cela nourrit notre acceptation, encore globale et abstraite, des mystères de la Croix et de la Résurrection ; cela nous sort de notre étroitesse, nous habilite à porter les préoccupations du Christ lui-même. Nous entrons dans l'action de grâces, parce que nous aurons cette fois vu et touché de nos mains, non pas encore le Verbe de vie, mais son travail obscur de salut à travers toute réalité de ce monde. Enfin, dévoilant pour Dieu notre douleur devant les souffrances incompréhensibles et lui présentant notre désir de voir les cœurs fermés s'ouvrir enfin dans la compréhension, nous entrons dans la prière d'intercession du Christ, avec un grand respect pour les patiences de Dieu et les lenteurs du cœur humain.

VI. — La prière, la souffrance et la faute

Par ces derniers mots nous avouons que peut-être notre propos fut jusqu'ici trop serein et qu'il a encore trop décrit l'attitude religieuse comme s'élevant en une sorte de douce continuité des perspectives terrestres à l'accueil du don divin. Or il arrive tôt ou tard, dans la vie humaine, que s'élever à Dieu avec cette aisance innocente apparaît impossible, parce qu'entre la vie et Dieu survient cette rupture : la souffrance, et la faute. Impuissance devant la souffrance, échec de la faute. Cet échec, cette impuissance sont expérience spirituelle, qui

nous fait entrer dans la vérité plénière du mystère de notre salut. Celui-ci n'est pas seulement élévation à l'amitié divine, mais rédemption. Cette expérience rappelle à notre foi son véritable emblème : la croix du Christ.

L'expérience de la souffrance du monde (surtout celle dont nous sommes en partie responsables) nous retiendra parfois de nous livrer à un repos immérité, à une prière pour âmes naïves, prière ignorante des épreuves d'autrui et fuyant dans un autre univers la conscience, devenue insupportable, des maux de la vie. C'est alors un sursaut de solidarité qui nous ferait dire : « comment se laisser couler dans une paix et un silence ultérieurs à tous les soucis et à tous les discours, alors qu'on est témoin de tant d'affreuses déceptions du faible et du petit sous les coups du sort et de l'injustice, alors qu'on sait l'anxiété qui dès lors habite les pauvres et les ferme à toute paix ? ».

Or nous avons à entrer, non point dans la quiétude, mais dans la croix du Christ. Du Christ qui a porté, dans une insondable faiblesse et impuissance, la détresse du pauvre et du moindre de ces petits. Et du Christ qui ouvre pour eux et pour nous, au-delà de toute consolation et de toute réparation humaine, le chemin maintenant libérateur : « tu es aimé de Dieu ». Et si c'est la vraie Bonne Nouvelle que *nous avons à dire, nous devons d'abord l'accueillir, en nous faisant* l'un de ces petits et en souffrant de leur souffrance et de leur incapacité actuelle à percevoir autre chose que le coup qui les atteint, mais en croyant déjà, avec eux et pour eux, la chose la meilleure qu'il faille croire : que nous sommes en train d'être réunis dans le don de Dieu. Et cette foi, sans abolir les multiples épreuves, nous conduira peut-être, en elles et au-delà d'elles, à un humble recueillement du cœur qui est prière.

A certains moments de la vie, c'est le mystère du Pardon qui sera plus apparent dans la prière ; il en est d'ailleurs toujours une dimension essentielle. J'ai pris alors conscience de mon péché ; je me vois peut-être encore englué dans ses séquelles. Alors me saisit la crainte de ne plus pouvoir lever vers Dieu un regard légitime. Mais y eut-il jamais une pureté de cœur que rien n'aurait encore ternie, et qu'est-ce que vouloir lever vers Dieu un regard légitime ? Tant que subsistent ce regret nostalgique et cette appréhension, l'essence de la Bonne Nouvelle n'a pas encore été totalement acceptée. Nous voudrions échapper à la miséricorde divine par une exemption qui nous placerait au-dessus de la faiblesse humaine et de l'universalité de la faute. Nous voudrions être le fils aîné de la parabole et non le fils prodigue. Mais c'est à l'aîné qu'est administrée la leçon la plus sévère : il lui est reproché d'avoir méconnu l'énormité de la tendresse divine et sa volonté d'amitié, même à l'égard de l'infidèle repentant (cfr *Lc 15*, 31). **C'est alors qu'est demandé à notre foi son acte peut-être le plus difficile,**

mais aussi le plus libérateur : croire, au sein d'un effort qui, coude à coude avec tous les pécheurs, traîne encore le poids des maux de l'âme et des compromissions, croire que Dieu nous rejoint tels que nous sommes, dans une miséricorde qui n'est point pitié lasse ou commisération hautaine, mais compréhension des retards, invitation au progrès, amour loyal offrant l'espoir des totales délivrances.

Cet amour-là, auquel l'homme tente d'échapper en fuyant son propre péché par déclaration de nullité, il s'y soustrait aussi par un refus de croire à la miséricorde. Alors encore, et surtout alors, la foi doit être la plus forte. Et cette foi nous donne d'oser lever vers Dieu un regard non plus « légitime », mais un regard d'enfant passionné de pardon et de fidélité. Suprême audace de la prière. Humble louange qui atteint au vif le cœur de Dieu.

Wépion
25 rue Marcel Lecomte

Georges NOSSENT, S.J.